

ennemis les plus acharnés. On l'accusa de trahison ; on alléguait pour preuves le fait d'avoir reçu des sommes d'argent du président Jean-nin, agissant au nom de Henri IV, et quelques autres faits qui montraient seulement sa défiance contre le stathouder. Bref, il fut condamné, le 12 mai 1619, à avoir la tête tranchée. Barneveldt subit avec courage un supplice qu'il avait si peu mérité ; il mourut avec la conscience d'avoir tout fait pour assurer l'indépendance de son pays, et avec la certitude que la postérité joindrait son nom à la liste, déjà si longue, des victimes de l'ingratitude d'une populace aveugle et fanatique.

Ses deux fils, Guillaume et René, ayant formé, quelque temps après, le dessein bien excusable de venger leur père, entrèrent dans une conspiration qui fut découverte. Guillaume put échapper par la fuite ; mais René fut pris et condamné à mort. Sa mère eut le courage de se présenter devant le meurtrier de Barneveldt et de lui demander grâce. Elle n'obtint que cette réponse cruelle : « Il me paraît étrange que vous fassiez pour votre fils ce que vous n'avez pas fait pour votre mari. — Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, repartit avec indignation cette noble femme, parce qu'il était innocent ; mais je le fais pour mon fils, parce qu'il est coupable. »

Barneveldt, tragédie en cinq actes, de Lemierre, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Nation, le 30 juin 1790. Il y avait vingt-quatre ans que cette pièce était écrite lorsqu'elle put enfin paraître sur la scène. En 1766, le censeur Marin allait l'autoriser, et elle devait être donnée le mercredi des Cendres, lorsque l'ambassadeur de Hollande intervint au nom du stathouder et se plaignit du rôle que jouait dans l'ouvrage le prince d'Orange. A cette époque, les gouvernements étrangers se préoccupaient beaucoup — beaucoup trop même — de tout ce qui se jouait sur les scènes parisiennes. L'ambassadeur d'Angleterre était intervenu à propos de *l'Anglais à Bordeaux* (1763, aux Français) de Favart ; celui du Danemark empêchait *l'Ernelinde* de Poinssin (opéra, 1767) d'être représentée pendant le voyage de son maître à Paris, parce que, dans cet opéra, le prédécesseur du royal visiteur était mis en scène ; l'ambassadeur de Hollande, lui, fit tout simplement arrêter *Barneveldt*, où le poète retraçait le jugement du républicain hollandais, que, malgré ses services éminents, le stathouder envoyait à l'échafaud. Lemierre donna satisfaction aux exigences de la Hollande, espérant voir son ouvrage autorisé. Une objection nouvelle surgit aussitôt. Barneveldt était jugé et condamné par une commission spéciale ; or, naguère, M. de Lachalotais et quelques autres magistrats bretons, accusés d'avoir fomenté une vive opposition au gouvernement, venaient d'être distraits de leurs juges naturels, et envoyés devant une commission extraordinaire. « Cette façon de procéder, brutale et insolite, dit M. Hallays-Dabot (*Hist. de la censure théâtrale*) avait produit dans toute la France une violente émotion, et l'on redoutait de voir le public s'emparer de la pièce de Lemierre pour y trouver une occasion de manifester publiquement son indignation. » Il y avait, d'ailleurs, ainsi que le fait observer le *Dictionnaire général des théâtres*, des morceaux sur l'intolérance religieuse, « qui n'auraient sûrement pas été approuvés par la police, et dont cette tragédie ne pouvait cependant point se passer, parce qu'ils étaient inhérents et indispensablement nécessaires au fond du sujet. » Aussi la tragédie de *Barneveldt* fut-elle ajournée et ne put-elle avoir les honneurs de la rampe qu'en 1790. « Il est vraisemblable qu'elle n'en aurait jamais joui, lisons-nous dans le *Moniteur universel* du 4 juillet 1790, si l'heureuse révolution qui a rendu la liberté aux citoyens et à l'art dramatique, à cet art d'autant plus estimable qu'il est propre à répandre rapidement les grandes idées de morale, de philosophie et de politique, c'est-à-dire les vérités essentielles qui établissent la gloire des souverains et le bonheur des peuples. » — L'auteur de *Barneveldt* a suivi l'histoire aussi exactement que peuvent le permettre les convenances théâtrales. Il s'agit, pour les Provinces-Unies, de continuer la trêve avec l'Espagne, ou de lui déclarer la guerre. Barneveldt veut la trêve ; mais des projets d'agrandissement poussent le stathouder à la guerre. Maurice de Nassau, prince d'Orange, dont les vœux se portent jusqu'à la souveraineté despotique, exige que les Hollandais reprennent les armes ; et c'est par ce moyen, qui doit donner un nouvel éclat à ses qualités guerrières et à sa renommée, qu'il espère parvenir à son but. Barneveldt a deviné ses projets ; il parle donc pour la paix, non-seulement afin de s'opposer à l'ambition de Maurice, mais aussi afin d'assurer le bonheur de la Hollande, dont les plaies récentes ne sont pas encore cicatrisées. Maurice le fait arrêter en l'accusant de trahison, et le vieillard, dont cinquante ans de dévouement à la patrie attestent les services et les talents, est jeté en prison comme un vil scélérat. C'est en vain que l'ambassadeur français demande que Barneveldt se justifie devant les états ; Maurice est assez puissant pour s'y opposer, assez adroitement perfide pour lui proposer la vie, s'il consent à se démettre de son titre de grand-pensionnaire ; et, sur le refus de Barneveldt, assez cruel pour livrer à la mort celui à qui il a dû la plus belle partie de sa

gloire. A cet instant, le fils de Barneveldt, suivi d'un gros de peuple, force la prison de son père. Le vieillard excuse cette action dans un fils, et la blâme dans un citoyen. Il est décidé à mourir sans tache. Le fils de Barneveldt, pour engager son père à prévenir son supplice par une mort volontaire, lui dit : *Caton se la donna... — Socrate l'attendit*, répond le vieillard. Cette scène est du plus puissant intérêt. Des soldats surviennent, emmènent Barneveldt, et laissent son fils en prison. Au dernier acte, l'épouse du grand-pensionnaire vient demander au stathouder la grâce de son fils. Maurice s'étonne :

M'avez-vous demandé celle de votre épouse ?

Elle répond :

Il était innocent, et mon fils est coupable.

Cette réponse est consacrée par l'histoire. Barneveldt est conduit à l'échafaud. Le peuple se révolte. Le fils de Barneveldt repart à la tête d'un parti qui menace le prince : il est contenu par le retour de sa mère en larmes, par l'ambassadeur français, qui annonce à Maurice de Nassau que la trêve est continuée. Le stathouder, honteux et désespéré d'un crime inutile, se retire en présageant sa chute. — Les quatre premiers actes de cette tragédie furent vivement applaudis, et méritaient de l'être. On y trouve des scènes bien reliées entre elles, des caractères tracés de main de maître et des développements justes et vrais ; mais il est impossible de ne pas critiquer le cinquième acte, qui est vide d'intérêt et d'action, et que le poète a entièrement manqué. Il est quelquefois nécessaire d'ajouter quelque chose à l'action pour amener un dénouement, mais cela doit faire tout au plus l'objet d'une scène ou deux ; et, quand il faut ajouter un acte entier, les règles du bon goût sont violées. Rivé aux habitudes du théâtre classique, Lemierre a voulu que sa pièce eût cinq actes, et il l'a gâtée à demi.

Mercier a fait jouer aux Italiens, en 1781, un drame en cinq actes, en prose, intitulé *Jen-neval ou le Barneveldt français*, qui n'a aucun rapport avec le héros mis en scène par Lemierre ; mais il rappelle un drame plein d'intérêt, donné à Drury-Lane en 1713, et qui fit longtemps courir la ville de Londres, le *Marchand*, appelé depuis le *Marchand de Londres*, véritable histoire de George Barnwell (et non Barneveldt). Cet ouvrage, dû à Lillo, créateur du drame bourgeois en Angleterre, tel que Didot l'introduisit en France, était tiré d'une vieille chanson. On y voit un jeune homme que sa passion pour une femme méprisable conduit jusqu'à assassiner son oncle, et jusqu'à l'échafaud. Dans la pièce de Mercier, le jeune homme ne fait que consentir au crime, qui doit être commis par un autre ; puis, le remords l'emporte et il le sauve son oncle.

BARNEVILLE ch.-l. de cant. (Manche), arr. de Valognes ; pop. aggl. 606 hab. — pop. tot. 1,062 hab. Petit port, commerce important de denrées agricoles avec les îles de Jersey, Guernesey et Aurigny. Belle église, modèle d'architecture romane.

BARNEY, commodore américain, né à Baltimore (Maryland), en 1759, mort à Pittsburg en 1818. Entré fort jeune dans la marine, il n'avait que seize ans lorsque, par une coïncidence fortuite d'accidents, il se trouva chargé de la direction d'un navire, tâche qu'il remplit avec succès pendant huit mois. Cette belle conduite lui valut le grade de lieutenant. Après avoir été fait prisonnier deux fois par les Anglais, il s'embarqua sur le corsaire *Alexandria*, et ses parts de prises lui constituèrent une fortune. Mais des voleurs le dépouillèrent complètement lorsqu'il conduisait sa jeune femme de Philadelphie à Baltimore. En 1782, on lui confia le commandement de l'*Hyder-Ali*, avec lequel il captura le *General-Monk*, d'une force bien supérieure. Nommé ensuite capitaine du navire même qu'il avait pris sur les Anglais, il fut chargé de partir pour la France et de remettre des dépêches au docteur Franklin. De 1795 à 1800, il entra au service de la France, et, lorsqu'il donna sa démission, il était chargé du commandement d'une escadre. Enfin, dans la seconde guerre entre l'Angleterre et l'Amérique du Nord, Barney fut chargé de défendre la baie de Chesapeake ; son courage lui valut un sabre d'honneur offert par la municipalité de Washington, et la législature de la Géorgie lui adressa un vote de remerciements.

BARNFIARD s. m. (bar-ni-ar). Zool. Oiseau aquatique des Indes.

BARNI (Camille), compositeur italien et violoncelliste, né à Côme en 1762. Premier violoncelliste solo au théâtre de Milan, il se livra à l'étude de la composition, fit plusieurs quatuors, et vint se fixer à Paris en 1802. Barni a composé des airs pour violoncelle, des ariettes italiennes et des romances françaises, des duos, trios et quatuors, et enfin un opéra-comique, *Edmond, ou le Frère par supercherie*, qui ne réussit pas.

BARNI (Jules), philosophe, né à Lille en 1818. Il a professé la philosophie dans divers collèges de Paris, et s'est donné pour mission, dans ses ouvrages, d'introduire en France tout l'ensemble de la philosophie de Kant. Il a déjà publié des traductions de divers ouvrages du philosophe allemand, avec des analyses critiques très-développées, ainsi que des travaux d'exposition sur le même sujet. Il a en outre

collaboré à la *Liberté de penser*, et autres recueils philosophiques et littéraires.

BARNICLE s. f. (bar-ni-klé). V. BERNACLE.

BARNIM (*Nieder*) et **BARNIM** (*Ober*), noms de deux cercles administratifs de la Prusse, dans la province de Brandebourg ; le premier a pour ch.-l. Freienwalde, et le second Berlin.

BARNISSOTTE s. f. (bar-ni-so-te). Hortic. Variété de figue ronde à peau dure. On dit aussi BARNASSOTTE et BARNISSENGUE.

BARNLEY, ville d'Angleterre, comté et à 54 kil. S.-O. de York, dans le West-Riding, sur la Dearne ; 12,310 hab. ; houille, fabriques de toiles, blanchisseries, fonderies de fer et tréfileries. Le CANAL DE BARNLEY, voie navigable d'Angleterre, comté d'York, commençant à Wakefield et se terminant à Swinton, au canal de la Dove.

BARNSTABLE, village d'Angleterre, comté de Devon, à 55 kil. N.-O. d'Exeter, port sur l'estuaire de la Taw, que l'on y passe sur un pont très-long et très-ancien ; 10,250 hab. Industrie et commerce d'exportation ; marchés considérables de bétail et de grains, patrie du poète anglais John Gay. Ville des Etats-Unis, Etat de Massachusetts, ch.-l. du comté de son nom, à 105 kil. S.-E. de Boston, avec un port sur la baie du cap Cod ; commerce actif ; pêche à la morue et pêche à la baleine ; salines aux environs. Pop. 4,901 hab.

BARNSTORF (Bernard), médecin allemand, né à Rostock en 1625, mort en 1704. Après avoir successivement voyagé en Hollande, en France et en Angleterre, il se fit recevoir docteur en 1671 dans sa ville natale, où il exerça et professa la médecine. On a de lui quelques ouvrages écrits en latin, notamment *Programma de resuscitatione plantarum* (Rostock, 1703, in-4°), où il traite de la palingénésie des plantes par leurs cendres, théorie ingénieuse, mais dénuée de tout fondement scientifique.

BARNSTORF (Everard), médecin allemand, fils du précédent, né à Rostock en 1672, mort en 1712. Il étudia successivement dans les universités de Helmstedt, Iéna, Leipzig et Halle, et, après s'être fait recevoir docteur en 1696, il devint professeur de mathématiques et de médecine à Halle. En 1698, il s'établit, en qualité de médecin, à Wismar, qu'il quitta l'année suivante pour devenir professeur de physique à Anclam, puis à Greifswald. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en latin ou en allemand, parmi lesquels nous citerons : *Disseratio inauguralis de viribus phantasiae in sensus* (Greifswald, 1708, in-4°), et *Consilium praeceptorum*, etc. (Greifswald, 1709, in-8°), ouvrage dans lequel il indique les moyens qu'on doit prendre pour se préserver de la peste.

BARNUEVO (Pedro de Peralta), poète espagnol, vivait dans le xviii^e siècle. Il suivit la carrière des armes et fut employé dans l'Armée espagnole. Il a laissé un poème héroïque, *Lima fundata*, où il célèbre la conquête du Pérou par Pizarre. L'auteur a donné à son œuvre un tour mystique, qui l'amène, entre autres singularités, à montrer les Américains se présentant devant Dieu, et demandant à grands cris des conquérants qui les viennent convertir. C'est excès de zèle, car le compagnon de Pizarre n'ignorait pas de quel prix les Américains payèrent leur conversion.

BARNUM (Phineas-Taylor), célèbre charlatan américain, né à Bethel, agreste village du Connecticut (Etats-Unis), en 1810. M. Barnum est célèbre au même titre qu'Erostrate, non qu'il ait jamais rien brûlé, puisque c'est au contraire lui qui a récemment brûlé dans la personne de son fameux *museum* ; mais il a voulu faire parler de lui, et il a réussi par le *puff*, la réclame et un charlatanisme plus impudent qu'imprudent, car il y a gagné la fortune d'un nabab. Il commença par être valet de ferme ; mais bientôt, las de conduire la charrie, et, comme il l'avoue lui-même, n'ayant aucun goût pour le travail, il s'adonna, encore enfant, au négoce et commença en qualité de colporteur. Une autre version rapporte que son père, propriétaire de la taverne du village, eut l'idée d'ouvrir une autre taverne à quelque distance de la première ; que Barnum, à l'âge de treize ans, fut employé dans cette succursale, et qu'il servit ensuite dans plusieurs établissements du même genre. Un peu tard, il ouvrit dans son village natal une boutique d'épicerie et de mercerie, à laquelle il adjoignit une manière de cabaret. Les affaires allaient bien, les profits étaient bons, mais ils étaient insuffisants pour satisfaire les vastes désirs de Barnum. Son génie spéculatif, toujours en travail, lui suggéra l'idée de monter successivement plusieurs loteries, dont les lots gagnants, annoncés comme objets d'une grande valeur, se composaient de verroteries féleues ou de vieux plats d'étain mis au rebut, et dont les billets, rapidement placés, lui permirent de mettre sur un plus grand pied sa maison de commerce, et de prendre un associé avec lequel il resta jusqu'en 1831, époque de la dissolution de leur société. Les querelles religieuses avaient pris alors une grande vivacité aux Etats-Unis. Une nouvelle secte s'était formée, demandant que le droit électoral et l'accessibilité aux fonctions publiques fussent réservés aux *saints*. Les esprits craintifs voyaient déjà dans le nord de l'Amérique tous les abus de l'intolérance, et peut-être toutes les horreurs de l'inquisition.

L'occasion parut bonne à Barnum pour acheter une presse, des caractères, et fonder, à Danbury, un journal intitulé le *Héraut de la liberté*. Malgré quelques condamnations pour diffamations, le journal prospérait, mais Barnum avait de plus hautes visées ; et, bientôt, il vint s'établir à New-York pour y chercher la fortune. Pourvu de peu d'argent alors, il réalisa quelques créances et se remit, pour commencer, dans les petits commerces. C'est vers ce temps que le hasard le lança inopinément dans sa véritable voie. On montrait à Philadelphie une vieille négresse nommée Joice Heth, soi-disant âgée de cent soixante et un ans, et nourrice de Washington. Le vigilant Yankee se rend aussitôt dans cette ville. Il voit une vieille femme qui n'avait plus d'âge appréciable : aveugle, édentée, aux membres racornis, mais bien portant du reste et jouissant de toutes ses facultés intellectuelles. Elle ne pouvait plus mouvoir qu'un de ses bras, avec lequel elle battait la mesure en chantant des hymnes du temps de la guerre de l'indépendance. Au sujet de son « cher petit George », elle racontait une infinité d'anecdotes intimes, qui toutes se trouvaient être vraies ou tout au moins vraisemblables. D'ailleurs, son maître, car elle était esclave, produisait des certificats parfaitement authentiques, à cela près qu'ils ont dû s'appliquer à une autre personne, dont Joice Heth jouait le rôle. Barnum acheta 1,000 dollars la négresse, qui n'avait en réalité que quatre-vingt-un ans, ce que l'on apprit lorsque, la vieille étant morte, on pratiqua l'autopsie de son cadavre. Mais le tour était joué, et Barnum avait enfin trouvé sa vocation : celle d'*exhibiteur*. Il forma une société avec une troupe d'écuyers, et parcourut l'Union en compagnie d'un M. Turner, sorte de Francolin américain, et d'un pauvre salimbanque italien nommé Antonio, qu'il avait baptisé du nom plus sonore de *Vivalla*. Nous ne décrirons pas ces pérégrinations, ni les incidents variés de cette vie nomade, où l'on trouve çà et là des anecdotes dont l'auteur du *Roman comique* aurait fait son profit ; nous nous bornerons à raconter le fait suivant. Pendant ses pérégrinations en Virginie, Barnum annonça un jour, à grand renfort de caisse et de prospectus, que, dans le concert du soir, un nègre chanterait un grand morceau de musique. La foule accourut. Le moment venu, on cherche, on appelle le nègre qui devait être le héros de la soirée. Plus de nègre ! Heureusement, Barnum est là pour remédier à tout : il se noircit la figure et les mains, fait lever la toile, entre en scène, chante ce qui lui passe par la tête, et est couvert d'applaudissements. C'était un nègre qui avait chanté ; le reste n'importait guère à la foule, peu délicate en matière de musique. Tout à coup Barnum entend du bruit dans la coulisse ; il y court, et voit un individu aux prises avec le personnel de la troupe. Barnum intervient : « Infâme noir, lui dit l'individu en le menaçant d'un pistolet ; ne vois-tu pas que tu parles à un blanc ! » Barnum avait complètement oublié la couleur momentanée de son visage ; mais, se souvenant de ce qu'il avait à craindre dans un Etat à esclaves : « Regardez donc, dit-il, en relevant rapidement la manche de son habit et mettant son bras à nu, et voyez si je ne suis pas aussi blanc que vous. » Cependant, malgré tous ses efforts, Barnum ne fit point de recettes bien considérables, et dut retourner à New-York pour tenter la fortune par d'autres moyens. Il s'associa en premier lieu avec un parfumeur allemand nommé Proter, qui s'enfuit en Europe, emportant l'actif de la maison et lui en laissant le passif. Barnum était alors dans un état voisin de la détresse, et cependant sa fortune date du jour de sa ruine momentanée. La collection de curiosités connue sous le nom d'*American Museum* était à vendre ; l'entrepreneur Américain parvint, sans un sou vaillant, à trouver un bailleur de fonds et devient possesseur du *museum*. En moins d'un an, l'établissement métamorphosé devint un véritable pandémonium artistique, géologique, zoologique, scientifique, mirifique, unique, en un mot, dans son genre. Ce fut là que furent exposés tour à tour un modèle des chutes du Niagara, des nègres blancs, la sirène des îles Fidji, le cheval laineux, et bien d'autres phénomènes que des milliers de personnes visitèrent et tirent pour parfaitement authentiques. Les annonces, affiches, réclames, prospectus de toutes sortes, étaient répandus à profusion ; Barnum, pour faire valoir son exhibition des cataractes, affirmait affirmait que des millions d'hectolitres d'eau étaient employés journellement à l'entretien de son Niagara. Un jour, le directeur de l'administration des eaux le fait appeler : « Monsieur Barnum, lui dit-il, nous nous voyons forcés d'augmenter de beaucoup le prix de votre abonnement ; les 25 dollars que vous payez annuellement ne sauraient suffire à l'alimentation de votre chute du Niagara. » Barnum sourit : « Vous prenez trop à la lettre mes réclames, répond-il ; venez avec moi au musée, et vous pourrez vous convaincre qu'un baril d'eau par mois, grâce à de puissants instruments d'optique, me suffit amplement à faire voir des cataractes à mes spectateurs. » Dans les trois années qui suivirent l'achat du *museum*, les recettes s'élevèrent à plus de 100,000 dollars. Ce fut quelque temps après que Barnum fit la rencontre d'un enfant nommé Charles Stratton, qu'il devait rendre célèbre sous le nom de *Tom Thumb*, ou *Tom Pouce*. L'enfant avait